

Jean-Francis Auburtin

mers et falaises

Christophe Duvivier

Couverture :
Ciel d'orage, falaises à Varengville
Gouache sur papier, 37 x 64,5 cm
Collection privée

© Éditions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES



Jean Francis Auburtin

Les falaises d'Étretat et de Varengeville

Toute sa vie, Jean Francis Auburtin a séjourné et travaillé le long des côtes du Midi, de Bretagne et de Normandie à la recherche des plus beaux motifs que la nature pouvait offrir à ses méditations picturales. D'une grande fidélité à ses premières intuitions esthétiques, ses œuvres forment deux corpus qui, bien que distincts, se nourrissent de son amour de la mer. Ce sont tout d'abord ses grandes décorations symbolistes qui lui ont assuré une renommée, alors qu'aujourd'hui, l'artiste est célébré à travers sa peinture de chevalet, pour ses paysages marins.

Jean Francis Auburtin naît à Paris en 1866 dans une famille d'architectes. Son père, Alexandre Emile Auburtin (1838-1899) est un ancien élève de l'École nationale des beaux-arts et un architecte de la Ville de Paris. Son jeune frère, Jacques Marcel Auburtin (1872-1926), sera lui aussi un urbaniste et un architecte reconnu, notamment pour avoir conçu la célèbre villa Ephrussi de Rothschild de Saint-Jean-Cap-Ferrat. Jean Francis, en cohérence avec son milieu familial, celui d'une bourgeoisie parisienne et artistique, se forme à

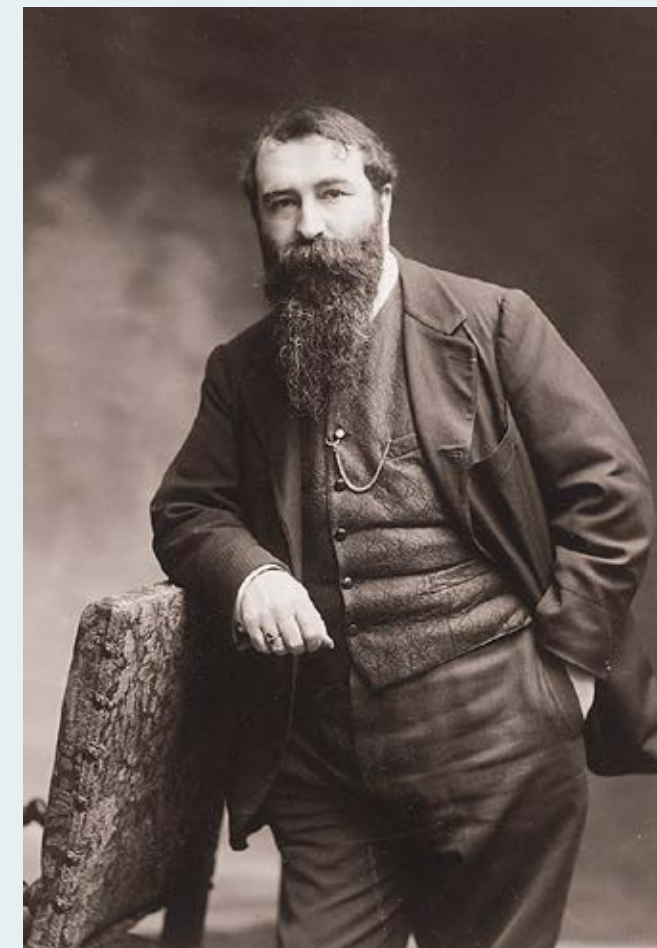
l'École nationale des beaux-arts et connaît une carrière ponctuée de commandes et de prix qui le démarque des peintres indépendants en lutte contre l'École et les reconnaissances officielles. Ses œuvres symbolistes telles que *Thalassa* présentée lors de sa première exposition Galeries de la Bodinière en 1897, puis ses grandes fresques murales dont il reçoit commande dès 1895, lui valent d'être salué par la critique comme l'un des meilleurs disciples de Pierre Puvis de Chavannes, un maître dont il ne fut toutefois jamais l'élève et dont il se démarque autant par la thématique que par sa fidélité à la réalité des paysages.

Le symbolisme d'Auburtin sera ainsi toujours tempéré par son travail sur le motif, sa relation privilégiée et fidèle à la nature. Naiades, sirènes et danseuses ne sont qu'une métaphore de sa relation onirique aux paysages méditerranéens. Elles évoquent un « temps d'harmonie », une moderne Arcadie, un songe qu'il partage au tournant du siècle avec plusieurs postimpressionnistes de premier plan, tels Maurice Denis, Paul Signac ou encore Henri Matisse. Elles sont

Jean-Francis Auburtin vers 1909.

pour le peintre bien plus des évocations picturales que des sujets, ne se surimposant jamais à un paysage réduit à n'être qu'un second plan artificiel. Les corps féminins surgissent, telles de poétiques visions dont les formes répondent aux ondulations des roches et de l'eau. Henri Franz pourra dire que « l'idéal et le réel se coudoient sans cesse dans ses tableaux. »¹. Ses figures féminines idéalisées ne sauraient partager l'univers positiviste des impressionnistes. Elles ne se réduisent pourtant jamais à l'illustration d'un discours littéraire. « L'élément narratif reste le plus souvent allusif afin de laisser toute leur résonance à des moments suspendus »². Ses nus, ses cygnes, sont l'émanation de « l'âme même d'une nature avant l'humanité, intacte et pure »³.

Les mythologiques réminiscences qu'il convoque dans le Midi pour ses grandes compositions et ses fresques disparaissent devant la grandeur de la côte sauvage bretonne qui, dès 1894, fut plus encore la source d'un graphisme dans lequel son admiration des estampes japonaises trouva à s'exprimer. Ce sont





Étretat

« Le vent furieux jetait sur le pays la mer déchaînée, dont les vagues, énormes, s'en venaient lourdement, l'une après l'autre, lentes et coiffées d'écume. Puis, rencontrant soudain la dure pente de galet, elles se redressaient, se courbaient en voûte et s'écroulaient avec un bruit assourdissant. Et, d'une falaise à l'autre, la mousse, arrachée de leurs crêtes, s'envolait en tourbillons et s'en allait vers la vallée, par-dessus les toits du pays, emportée par les bourrasques. »

Guy de Maupassant, « La Vie d'un paysagiste », in *Gil Blas*, 28 septembre 1886

Étretat. Falaise d'Aval

Gouache sur papier, 45 x 56 cm
Collection privée



Étretat. Canots jaunes, 1899
Aquarelle et encre de Chine sur papier, 30 x 45 cm
Collection privée



Étretat. Falaise d'Aval
Gouache sur papier, 45 x 56 cm
Collection privée

« Que d'autres peintres j'ai vu passer par ce vallon, où les attirait sans doute la qualité du jour, vraiment exceptionnelle ! Car le jour, à quelques lieues de distance, est aussi différent que les vins du Bordelais. Ici, la lumière est éclatante sans être crue ; tout est clair sans être brutal, et tout se nuance d'une admirable façon. »

Guy de Maupassant, « La Vie d'un paysagiste », in *Gil Blas*, 28 septembre 1886

Étretat. Falaise d'Aval, l'Aiguille au soleil couchant, vers 1898
Gouache sur papier, 38 x 64 cm
Collection privée



« Son art devient vraiment un art d'impression, un art imprégné de modernisme qui vient à son heure après l'écllosion de l'impressionnisme, après Monet et après Sisley... »

Henri Franz, « Les aquarelles de Francis Auburtin »,
L'Art décoratif, n° 49, octobre 1902 p. 268

Étretat, 1898-1899
Huile sur toile, 65 x 92 cm
Collection privée





Étretat, 1899
Huile sur toile, 65 x 92 cm
Collection privée



Étretat, 21 avril 1898
Aquarelle et encre de Chine sur papier, 33 x 47 cm
Collection privée



Falaise d'Amont. Petite chapelle, falaises et bateaux. Étretat, 1898
Gouache et pastel sur papier, 36,5 x 61 cm
Collection privée



Hiver à Étretat, février 1900
Huile sur papier maroufflé sur toile, 39 x 55 cm
Collection privée



L'Aiguille d'Étretat, ciel rouge, vers 1898-1900
Gouache sur papier, 50,5 x 66,6 cm
Collection privée



Étretat. Aiguille et Manneporte, vers 1898-1900
Gouache sur papier, 50,5 x 67,5 cm
Collection privée